

Relation d'une excursion ardennaise en 1872 ⁽¹⁾

Pendant l'hiver, j'avais formé le projet d'une excursion en Ardenne. Je tenais à revoir ces lieux chéris que, plus d'une fois déjà, j'avais parcourus, le sac au dos et le bâton en main, et qui ont toujours eu pour moi un invincible attrait. À peine mon intention fut-elle communiquée à un ou deux amis que, de tous côtés, on vint me demander, comme une faveur insigne, la permission de m'accompagner. Je me trouvais donc dans un grand embarras, n'étant guère disposé à m'adjoindre une bande de touristes inexpérimentés dont quelques-uns ne m'étaient même connus que de nom. Que faire?... Après mûre réflexion, je décidai de choisir moi-même quelques compagnons qui me paraissaient réunir toutes les conditions requises pour mener à bonne fin une excursion pédestre comme celle que je voulais entreprendre. Tout était donc au mieux, mais voilà qu'au moment de partir, je me trouvais tout à coup seul: pour l'un il faisait trop chaud, un autre n'était pas suffisamment préparé, un troisième ne pouvait à cet instant laisser ses occupations, etc., etc., mais plus tard tout obstacle aurait disparu.

J'attendis donc, et, tout en attendant, les semaines, les mois s'écoulaient; l'été touchait à sa fin, septembre était arrivé: il était plus que temps de prendre une décision quelconque.

M'apercevant, quoique un peu tard, que j'avais perdu mon temps, je résolus enfin de partir seul! À la nouvelle de ce grand événement, deux compagnons surgirent tout à coup, et promirent, sérieusement cette fois, de m'accompagner par monts et par vaux. Je me hâtai de fixer notre départ au 23 septembre. Comme la saison était par trop avancée pour exécuter le plan que j'avais conçu, nous décidâmes à l'unanimité de nous contenter de quelques jours, et de les consacrer à la visite de quelques-unes seulement des principales curiosités de la pittoresque Ardenne.

Donc, le lundi 23 septembre 1872, par une soirée superbe, qui nous sembla du meilleur augure, nous quittons la capitale: nous partons de la gare du Luxembourg, car c'est à Namur que nous devons passer la nuit. Une foule énorme envahit les voitures: c'est le premier jour des fêtes de septembre et tout ce monde est venu assister à l'entrée des volontaires anglais. Aussi n'est-ce qu'à Ottignies que nous nous trouvons quelque peu à l'aise; la nuit est arrivée, et c'est grand dommage, car elle nous prive du plaisir d'admirer les beaux sites que nous traversons.

Bientôt nous descendons à Namur, et nous nous dirigeons vers l'hôtel des Messageries, que nous avons choisi pour ne pas trop nous éloigner de la station: nous y sommes bien traités du reste.

Le lendemain, levés avec le soleil, nous consacrons les premières heures du jour à visiter sommairement quelques-unes des curiosités de la ville: le Confluent de la Sambre et de la Meuse, l'église Saint-Aubin avec sa belle coupole; Saint-Loup avec ses marbres et ses sculptures, Notre-Dame et son beau chemin de la croix par J. Van Severdonck, etc.

À huit heures et quinze minutes, nous prenons le train qui doit nous conduire à Jemelle, car c'est là que doit



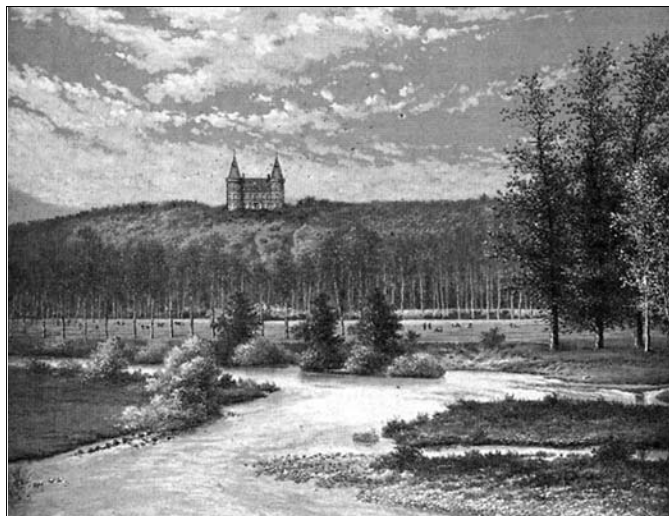
Namur - Cathédrale Saint-Aubin.

véritablement commencer notre excursion. En route, le ciel se couvre, et bientôt une pluie fine, accompagnée d'un vent violent, vient démentir les pronostics favorables de la veille. Le train marche avec une sage lenteur, et après deux arrêts en rase campagne, nous débarquons enfin à Jemelle. Trois omnibus, en destination de Rochefort, stationnent à la gare, et leurs conducteurs se livrent à mille manœuvres pour fourrer les voyageurs dans leurs véhicules. Ils nous assourdissent de leurs cris et de leurs invitations pressantes. Comme nous avons décidé de loger à l'hôtel de la Cloche, où je me suis fort bien trouvé lors de mes précédentes excursions, nous montons, non sans peine, dans la voiture sur laquelle nous voyons inscrit le nom de cet hôtel; 3,5 kilomètres nous séparent de Rochefort, où nous arrivons bientôt.

Nous entrons à l'hôtel, où je trouve quelques changements (il est vrai que depuis sept ans je n'y ai pas logé). L'hôtelier, le brave père Wuidart, est mort, et il me semble que la salle à manger s'est agrandie et modifiée. M^{me} Wuidart et ses demoiselles sont toujours aussi prévenantes qu'autrefois. Il est près de onze heures: nous devons visiter aujourd'hui la grotte de Han, et comme une nouvelle route a été construite depuis mon dernier voyage, je tiens à faire le trajet à pied, d'autant plus que le temps s'est quelque peu amélioré. Nous faisons donc un second déjeuner en règle, et, le bâton à la main, nous quittons joyeusement l'hôtel, où nous devons revenir dîner le soir.

La nouvelle route est vraiment charmante, et vaut mille fois le triste et vilain chemin qu'on suivait anciennement. Pendant plus de la moitié du trajet, nous avons à gauche des montagnes boisées et pittoresques, et de l'autre côté une vallée large et cultivée. Au second tournant, nous sommes à peu près à l'endroit le plus élevé de la route, nous distinguons dans le lointain, à droite, un bâtiment blanc: c'est le château du roi à Ciergnon; sur une colline, plus près de nous, et du même côté, nous lisons une inscription en énormes lettres noires: «Grotte d'Éprave». Elle surmonte une cavité à un côté, c'est sans doute l'entrée de la grotte en question. Devant nous, dans le fond, des rangées de hauts peupliers, ondulant sous le vent, quelques maisons gracieusement groupées: c'est le village de Han!

La montagne élevée et verdoyante que nous distinguons plus à gauche, est celle qui renferme dans ses vastes flancs la célèbre grotte.



Ciergnon - Château royal (gravure d'Émile Puttaert, 1894).

Avant d'arriver aux premières maisons du village, un cabaret isolé à droite, porte l'inscription «Guide de la grotte». Nous entrons, pour nous munir de ce cicérone indispensable, et nous allons l'attendre à l'hôtel de Belle-Vue, vis-à-vis de la route que nous avons suivie.

Après trois quarts d'heure d'attente, un jeune et vigoureux gaillard, accompagné d'une femme, vient nous demander si nous sommes prêts. Sur notre réponse affirmative, il nous quitte pour entrer dans la grotte par la sortie, amarrer sa barque, et disposer les torches de paille qu'il doit allumer aux endroits les plus remarquables de cette merveille. La femme qui l'accompagne nous conduit à l'entrée de la grotte, en nous faisant passer par dessus la masse calcaire qui la renferme.

Comme le guide n'est pas encore à son poste, nous en profitons pour aller visiter, quelques pas plus loin, «le trou de Belvaux», où la Lesse se jette dans le rocher dont elle ne doit sortir que vingt-quatre heures après. Je remarque l'impression profonde que ce spectacle produit sur mes compagnons: c'est en effet une des plus belles choses qui se puissent voir, et pourtant, bien des personnes s'en font une fausse idée. On semble croire que la Lesse se précipite dans un gouffre profond, avec un fracas épouvantable, et un volume d'eau extraordinaire! Non, la rivière coule simplement sur un lit de pierres, fortement incliné, il est vrai, mais le volume de ses eaux est assez faible (on comprend qu'en hiver il en est autrement) et le bruit peut se comparer à celui des eaux d'un moulin.

Et cependant, je ne savais exprimer le sentiment qui vous saisit, à la vue de cette caverne béante, dont la voûte semble appuyée sur une sorte d'énorme colonne inclinée; de cette fissure noire et mystérieuse où les eaux s'engouffrent et disparaissent en murmurant. J'ai vu bien des gravures, des tableaux, représentant ce site, j'en ai lu mainte description, mais rien ne peut donner l'idée de ce spectacle; et encore, qu'est-il auprès de celui qu'offre la sortie de la Lesse?...

Après avoir admiré à loisir le trou de Belvaux, nous retournons à l'entrée de la grotte, et quelques instants après, nous voyons s'élever devant nous, au fond du couloir d'entrée, une lueur blafarde qui grandit sans cesse, en même temps qu'un bruit de pas résonne dans les immenses profondeurs de l'antre: c'est le guide qui monte vers nous. À peine est-il auprès de nous qu'il nous invite



Grottes de Han - Trou de Belvaux.

à le suivre, et nous voilà, muets comme des poissons, et nous serrant de près, dégringolant à sa suite dans les sentiers raboteux et glissants.

Mais que dirais-je de cette grotte superbe, moi narrateur d'occasion, alors que personne n'a jamais su la décrire? Comment peindrais-je ces merveilles aussi étranges que grandioses, où la nature se rit de tout, car elle semble avoir pris à cœur d'y renverser, d'y détruire même toutes les lois de l'équilibre, d'y créer les choses les plus impossibles. Oh! que l'on se sent petit, faible, misérable au milieu de cet inextricable chaos! Tout y apparaît bouleversé, jeté pêle-mêle: l'eau, l'argile, la pierre, dans les formes les plus fantastiques. À côté de salles immenses dont la construction est un prodige, des couloirs étroits; auprès de gouffres affreux, de rampes étroites et de blocs gigantesques, des terrasses larges et des concrétions d'une délicatesse inouïe. Ce n'était certes pas la première fois



Grottes de Han.

que je visitais la grotte, et pourtant l'impression qu'elle produisit sur moi, me parut aussi profonde qu'à ma première visite... Et la salle du Dôme, dont les proportions effraient l'imagination! Et la sortie, avec ses rocs qui plongent perpendiculairement dans les eaux noires et profondes, et ses merveilleux effets de lumière! Et le coup de canon, qui vous fait involontairement songer à la fin du monde! Et le bien-être qu'on éprouve d'être sorti sain et sauf de cet antre immense! Oh, qu'alors la nature paraît belle, et qu'on apprécie bien toute la splendeur du paysage! Mes compagnons me font ici une remarque que j'ai bien des fois faite moi-même: Comment comprendre qu'il y ait encore en Belgique tant de milliers de personnes qui, étant à même de le faire, n'ont pas visité Han?

Enfin, il faut s'arracher à tout cela! Nous avons passé près de trois heures sous terre sans nous en apercevoir: il nous faut maintenant refaire nos 6 km de tantôt pour rentrer à Rochefort, où le dîner nous attend à 6 heures. Devisant et causant de tout ce que nous avons vu, mes amis proclament déjà l'Ardenne la terre promise du touriste. Bientôt nous entrons à l'hôtel de la Cloche, où un excellent dîner répare nos forces quelque peu affaiblies par cette longue et rude étape. À peine sommes-nous à table, qu'une pluie diluvienne se prend à tomber, mais elle nous incommode fort peu en ce moment, on le conçoit.

Toute la nuit, les cataractes du ciel s'en donnent à cœur joie. Le lendemain matin, profitant d'une éclaircie, nous quittons Rochefort. En reprenant la route de la veille, nous admirons le coquet hôtel de ville avec ses élégants pignons, et au sortir de la ville nous visitons à droite une excavation assez considérable dans laquelle les eaux de l'Homme se perdent complètement. Je parle ici de l'hiver, car en été, ces eaux disparaissent tout à fait en aval de Rochefort, pour reparaître à une demi-lieue de là, à la roche Maulin.



L'église et la Lhomme à Rochefort.

Revenant sur nos pas, nous rejoignons la route; il est trop tard pour prendre le train à Jemelle, où nous ne faisons que passer, et nous continuons dans la direction de Marloie, car là nous devons prendre le train de 9.50 pour Melreux. Nous traversons un premier village: «On», puis un second: «Hargimont», où nous apercevons à droite des tourelles qui nous paraissent appartenir à une sorte de ferme-château. Une brave femme, à qui je demande si nous sommes encore loin de Marloie, me répond: «Nenni! co on' miète.». C'est fort élastique. Un peu plus

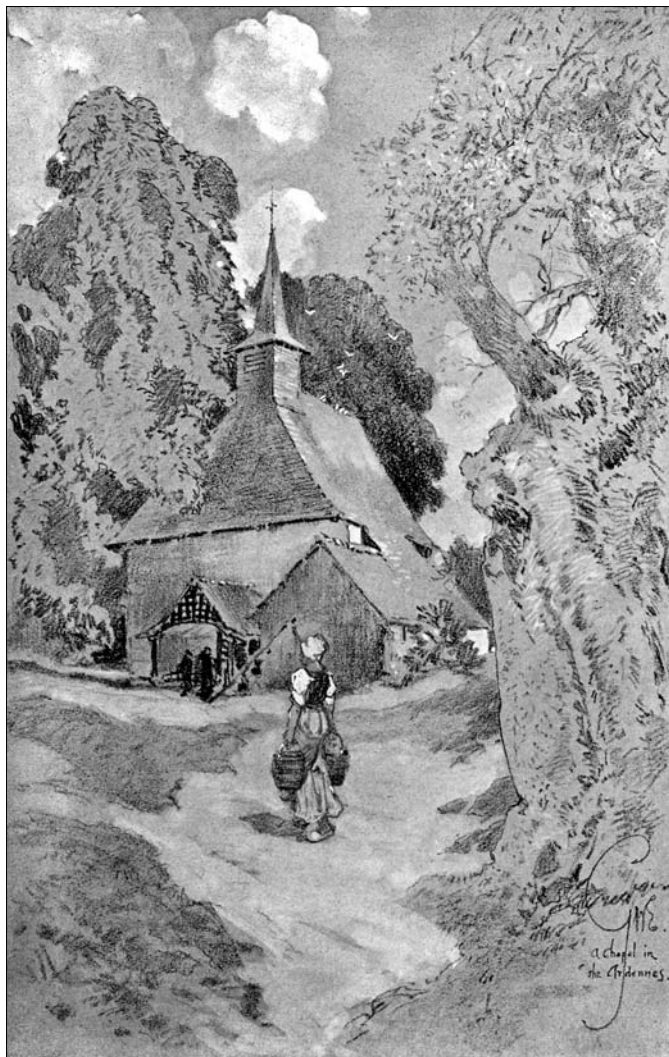
loin, la route monte jusqu'au sommet d'un immense plateau. Bientôt nous la quittons, et, prenant une traverse à gauche, nous arrivons à la station, précisément à l'heure fixée pour le départ.

La Compagnie de l'Ourthe ne se presse guère: je demande à un garde, après une demi-heure d'attente, si l'on va partir, il me répond qu'on forme le train. Enfin, nous filons vers Melreux. Là-bas, à notre droite, est le petit village de Waha, qui possède une église romane, dont la première pierre fut posée par Etwin, évêque de Liège, le 23 juin 1051. Les fonts baptismaux datent de l'an 1590. Plus loin, nous distinguons à notre gauche la jolie petite ville de Marche, et, après avoir dépassé Bourdon, où la voie ferrée traverse la route de Marche à Hotton, nous descendons à Melreux. La malle qui doit nous conduire à La Roche nous attend à la station; le temps se remet au beau, et le soleil vient réjouir et animer le paysage à notre arrivée à Hotton, beau village, où nous traversons l'Ourthe sur un vieux pont.



L'église de Waha.

Nous sommes six à l'intérieur de la voiture et, par conséquent, gentiment serrés. Une jeune paysanne des environs de La Roche se trouve assise entre mes deux compagnons, et nous apprend qu'elle vient de la «ducasse» de Marche, où elle a dansé trois jours et trois nuits, sans désespérer. Nous constatons unanimement, à l'honneur de sa santé, qu'il n'y paraît guère. Suivant sans cesse la rive gauche de l'Ourthe, nous traversons Hampteau, les deux Rendeux, Marcourt avec sa belle île, son pont solide, son charmant aspect, et son vis-à-vis, l'énorme montagne si bien nommée «Montaigu», que surmonte l'ermitage de Saint-Thibaut; plus loin Jupille, avec sa pauvre petite église, puis la Queue-de-Vache, cabaret où la route de Marche forme angle droit avec la nôtre.



Marcourt - Ermitage St-Thibaut (dessin de George Wharton Edwards, 1914).

Peu à peu, le chemin s'élève; nous laissons l'Ourthe dans le fond, pour suivre le flanc d'une forte montagne boisée. Par moments, nous apercevons des blocs de rochers suspendus sur nos têtes; enfin au point le plus élevé de la route, nous nous trouvons au milieu d'un site des plus sauvages, n'apercevant plus que le ciel, l'eau, les montagnes et les rochers. Nous tournons brusquement à droite, et aussitôt un cri d'admiration nous échappe: la Roche nous apparaît, tout au fond de la vallée, avec ses ruines noires, son pont suspendu, et ses maisons jetées sur les deux rives de l'Ourthe. Nous descendons rapidement la pente, et bientôt nous défilons devant une quantité de paysans, de vaches et de porcs; c'est jour de marché! aussi,



La Roche-en-Ardenne - Hôtel du Nord.

la pluie de la nuit aidant, les rues sont dans un bel état.

Donc, arrivés à la Roche, nous entrons à «l'Hôtel du Nord», bien qu'il en existe un second, celui des «Ardennes», tenu par M. Tascheny, où l'on est également très bien. Mais l'habitude!... Je trouve en bonne santé mes amis Meunier, les trois frères, propriétaires de l'hôtel en question.

Je dis «amis», car ils le sont réellement de tous ceux qui ont logé sous leur toit hospitalier. — Il est près de deux heures, et le dîner est à sa fin, mais on s'empresse de nous en préparer un autre, et après nous être quelque peu débarbouillés, nous mangeons d'un bel appétit: mes camarades sont enchantés de l'hôtel en général, et de la table en particulier.

Pour digérer notre copieux repas, et ne pas perdre notre temps, nous décidons de visiter incontinent la ville et les environs. Après avoir traversé le pont de l'Ourthe, nous prenons un chemin à droite, qui conduit à l'entrée des ruines; celles-ci sont plus belles et plus curieuses vues de loin que de près; ce n'est qu'un amas de débris, de pans de murs, recouverts ça et là de verdure. On y voit encore une casemate dont la voûte a résisté aux ravages du temps, mais, à part cela, tout cet ensemble n'offre plus rien de remarquable. Aussi quittons-nous bientôt l'antique forteresse, dont Puttaert a fait un dessin original, que «l'Illustration» a publié avec une notice qui ne me laisse rien à dire.



La Roche-en-Ardenne - Le pont (gravure anglaise, 1846).

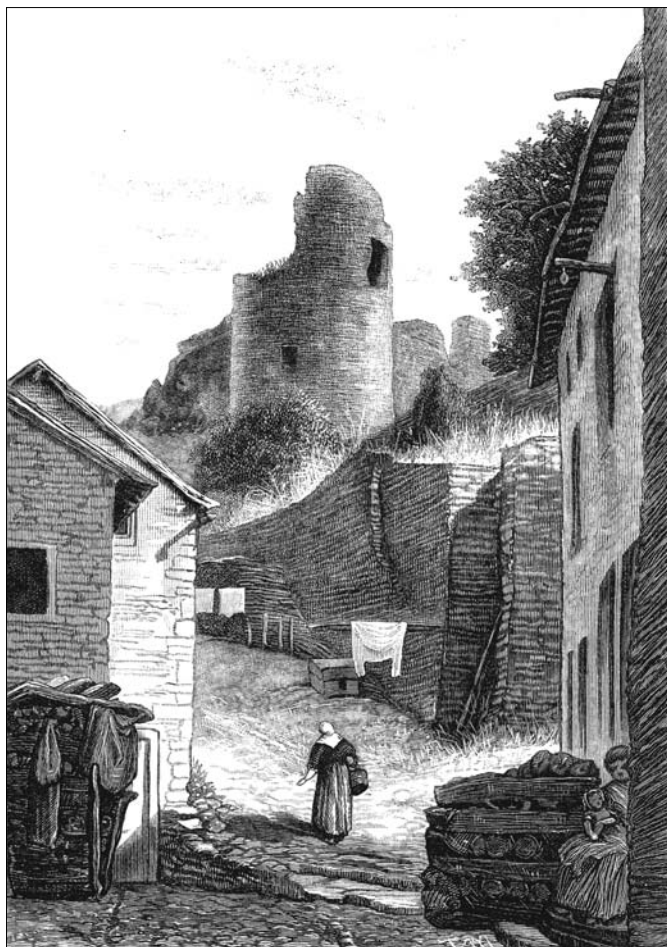
Nous revenons sur nos pas, en reprenant la route suivie à notre entrée à La Roche. Au premier tournant, nous la quittons, pour escalader à gauche un petit sentier à peine tracé, qui conduit au sommet de l'énorme montagne de Corumont; à un côté, nous nous arrêtons, pour admirer le panorama qu'offre la ville, groupée au pied de son vieux manoir, tout ruiné, tout vermoulu, et qui orne si bien le paysage; en dessous, la rivière, qui coule gaie-ment sur son lit de cailloux au fond, des montagnes tantôt boisées, tantôt nues, encadrant des prairies fertiles: tout cela est charmant. Au haut de la montagne, nous trouvons un plateau cultivé, et du pied d'une croix, ou plutôt de ce qui fut une croix, car les bras gisent à terre, nous contemplons l'un des plus beaux tableaux qui se puissent voir. De La Roche, plus rien, si ce n'est une ou deux des dernières maisons du côté de Villez, mais devant nous des montagnes étagées, encaissant l'Ourthe, qui vient d'Houffalize, des rochers, des bois touffus, des cultures alternant avec la



La Roche-en-Ardenne - La ville vue de Corumont (gravure de 1882).

bruyère. Derrière nous, à une profondeur vertigineuse, encore l'Ourthe qui contourne le bloc gigantesque sur lequel nous nous trouvons, et la route que nous avons suivie en venant de Hotton. La rivière, vue d'ici, nous paraît comme un ruban blanc ondulant sur un tapis du plus beau vert; nous suivons son cours jusqu'à «Li kaw del Vatche»; plus loin, la verdoyante pyramide de Montaigu; quant à l'horizon, il se confond avec le ciel à une distance considérable.

Après avoir amplement admiré ce spectacle grandiose, nous redescendons notre petit sentier et, après avoir traversé l'Ourthe sur une longue passerelle, nous faisons l'ascension de la montagne du château. Nous passons au pied d'une chapelle située d'une façon très pittoresque, et tout en soufflant comme des locomotives, nous arrivons enfin au faite de cette raide pente. Un splendide coup d'œil



La Roche-en-Ardenne - La montée vers le château (gravure, 1881).

vient nous récompenser de notre peine: vis à vis «la cresse de Corumont» que nous venons de visiter, et derrière laquelle l'Ourthe va disparaître; à droite, sur un plateau très élevé, le village de Cielle dont la silhouette se dessine avec vigueur sur l'azur le plus vif; vers la gauche, la route de Saint-Hubert et la charmante villa de M. Orban; à nos pieds les pans les plus élevés des ruines semblent sortir de terre; ça et là des maisonnettes éparpillées dans un désordre charmant, et derrière nous enfin des montagnes plus élevées encore que celle que nous occupons.

Mais il faut nous arracher à toutes ces beautés qu'un superbe soleil couchant vient animer de ses rayons de pourpre et d'or: nous redescendons vers la petite ville, où un plantureux souper nous attend.

Deux heures plus tard, nous gagnons nos lits, après avoir décidé de nous rendre le lendemain à Houffalize, munis d'un guide, car le trajet est extrêmement difficile.

À notre réveil, une grande déception nous attendait: une pluie persistante nous retient forcément au gîte; vers onze heures seulement elle cesse de tomber; il est trop tard pour prendre le chemin d'Houffalize; nous décidons donc de rester un jour de plus à La Roche, et nous passons l'après-midi à visiter les environs, par un temps assez favorable.

Prenant la rive droite de l'Ourthe, nous laissons à gauche les ruines du château, et bientôt nous traversons de belles prairies où paissent quelques vaches sous la surveillance de deux gamins ardennais de la plus belle venue. Un barrage force la rivière à mettre en mouvement la roue d'un moulin, sur l'autre rive. Du même côté commence ensuite une longue chaîne de hautes montagnes boisées, dont les eaux baignent constamment le pied.

Enfin, après un coude à gauche, nous nous trouvons arrêtés tout à coup par une immense masse couverte d'un épais taillis, et dont la base plonge dans la rivière. Ne pouvant avancer davantage, nous grimpons à l'assaut de ce gigantesque rempart; la déclivité est effrayante, et sans les branches auxquelles nous nous cramponnons, nous pourrions à peine nous tenir debout. Qu'on ajoute à cela les avalanches de pierres que nous faisons choir à chaque pas, et l'on aura une petite idée de la difficulté de l'ascension. Néanmoins, nous persistons, et après trois-quarts d'heure de cette gymnastique effrénée, nous parvenons au sommet, heureux de pouvoir nous reposer et reprendre haleine.



La Roche-en-Ardenne - Route de Villez.

Redescendant quelque peu dans la direction de La Roche, nous nous arrêtons un instant au hameau de Villez qui ne nous offre que trois ou quatre piètres mesures, et,

à la nuit tombante, nous rentrons chez Meunier.

Le lendemain, à 8 heures 20, nous reprenons la malle de Melreux, enchantés de notre séjour à La Roche, que personne ne quitte sans regret, tant on y est bien traité, tant les environs sont charmants et variés. Nous avons, parmi nos compagnons, un jeune Anglais (où n'en trouve-t-on pas?) qui a également logé à l'Hôtel du Nord. Le gentleman ne connaît pas un mot de français, et ne répond que par des cris rauques à tout ce qu'on lui dit, et pourtant il s'amuse tant et si bien en Belgique, qu'il compte encore y passer près d'un an. Le conducteur de notre voiture ne manque pas un cabaret: heureusement, nous avons le temps, car le train que nous devons prendre ne quitte Melreux qu'à 12 heures 55. Enfin, nous débarquons, et trouvons de quoi nous restaurer convenablement à une auberge voisine de la station.

Pour tuer le temps, nous essayons une promenade en attendant l'heure du départ, mais, comme le pays n'offre aux alentours que des champs ondulés et de prosaïques peupliers, et que de plus un joli petit vent, bien froid, se met à souffler, nous nous hâtons de rentrer au logis.

Le train arrive en retard de plus d'une heure: Décidément, c'est une habitude prise sur la ligne de l'Ourthe. Nous partons enfin, pleins d'impatience: bientôt nous faisons arrêt à Barvaux qu'on aperçoit de loin. À Bomal, nous remarquons un beau pont de pierre, et une sorte de château Renaissance. Hamoir vient ensuite avec sa jolie vallée, puis nous traversons des montagnes sauvages et des roches décharnées. Un peu plus loin, Comblain-la-Tour se montre sur les deux rives, et après avoir traversé un tunnel, nous arrivons à Comblain-au-Pont, ou du moins à la station de ce nom, car le village se trouve à un quart d'heure de là. Derrière la gare, et adossé à d'imposants et roides rochers, nous trouvons un charmant hôtel, récemment bâti, où nous prenons une légère collation. Donnant enfin congé à nos jambes qui commençaient à s'engourdir passablement, nous nous hâtons de partir, car il nous faut loger à Remouchamps, et les jours sont courts en cette saison.



Bomal-sur-Ourthe - L'église et le château (lithographie, vers 1875).

À quelques pas de là, nous apercevons une rivière que traverse un fort beau pont: c'est l'Amblève, la belle et poétique «Amel», d'origine germanique, que mes compagnons brûlent de connaître. Pour moi, le cœur ému, je la salue comme une ancienne amie, et tout joyeux nous prenons à droite une belle et large route qui côtoie la rive

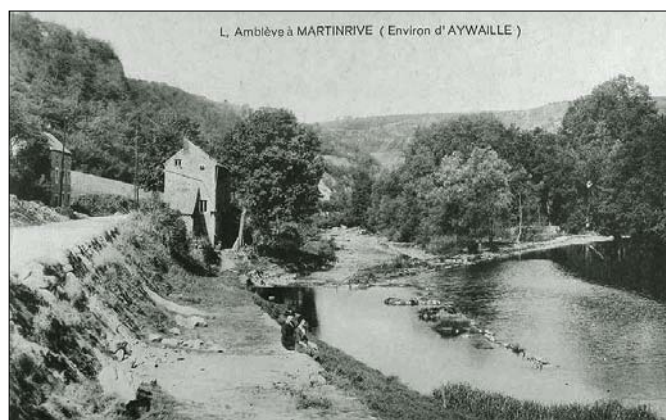
gauche. Bientôt nous distinguons devant nous une masse imposante de rochers d'un gris ardoisé foncé, et dont le pied plonge dans l'Amblève: c'est la «Belle-Roche», qui certes mérite bien son nom. Ses mystérieuses fissures servent de refuge à une «Elfe» ou fée, bien connue dans le pays. (Voir le «Val de l'Amblève».)



Comblain-au-Pont, l'Amblève et la Belle-Roche.

La vallée s'est resserrée petit à petit et se trouve ici très étroite; laissant la Belle-Roche à gauche, nous avons à notre droite de hautes montagnes plus ou moins boisées. Bientôt, la rivière fait un coude à gauche, et derrière un bouquet d'arbres, nous découvrons quelques constructions assez chétives; nous sommes à Halleux. De l'autre côté de l'eau, un bloc curieux de pierre attire notre attention: c'est «Li trawée Roche», qui porte si bien son nom.

J'ajouterai que, sur la droite de cette étrange masse, on aperçoit une assez spacieuse cavité qui sert à remiser des charrettes et divers autres objets qui y trouvent aisément place. Après un nouveau brusque détour vers la droite, nous passons au milieu d'un groupe d'ouvriers qui s'occupent à tailler des pierres, des deux côtés de la route: ici une colonne, là une crèche, ailleurs un dessus de porte ou une pierre tumulaire. Cette espèce d'atelier en plein air ne manque pas de pittoresque, au milieu de cette belle nature. Une petite maison de campagne à moitié cachée dans son nid de verdure fait, sur l'autre rive, un joli fond à ce tableau: nous sommes à «Martinrive»; la route passe ici à côté d'un énorme bloc de pierre détaché autrefois de la montagne et qui s'avance jusque dans le lit de l'Amblève.



L'Amblève à Martinrive.

De temps en temps, nous entendons un bruit sourd, comme celui d'une détonation souterraine: ce sont, en effet, des mines que l'on fait sauter, car les carrières abondent dans le pays. Bientôt la vallée s'élargit à notre droite,

la pente s'abaisse sensiblement; et nous «apercevons» de loin, au fond d'une espèce d'entonnoir, quelques pans de murs, perchés au faite d'une lourde et imposante masse, plongeant à pic dans la rivière.

Dix minutes après, nous sommes en face du colosse: ces quelques ruines que nous voyons là-haut, sont tout ce qui reste du fameux château d'Amblève, célèbre dans l'histoire du pays à tant de titres. La tradition rapporte que ce formidable manoir fut habité par les quatre fils Aymon, de poétique mémoire, et une sombre et terrible légende concernant ces pittoresques débris, circule dans la contrée. (Voir encore le «Val de l'Amblève».)



Le château d'Amblève en ruines.

La nouvelle route n'étant pas alors achevée au-delà de cet endroit (qu'on nomme Raborive), nous descendons quelques mètres, au point où se trouve un énorme chêne, et au bas du talus nous trouvons l'ancien chemin, vrai casse-cou tout au bord de l'eau, et presque dans l'eau. Sur la rive opposée, nous apercevons une ferme, ou une campagne presque entièrement masquée par des arbres touffus. Une calèche attelée de deux beaux chevaux fait un singulier contraste avec cette nature sauvage.

Cent pas plus loin, nous arrivons à un de ces barrages qu'on appelle «venne» dans le pays, et débouchons dans une vaste prairie: la vallée est devenue très large; au fond, devant nous, un village se montre, groupé autour de son église: c'est Aywaille.

Avant de pénétrer dans la prairie, nous nous retournons pour jeter un coup d'œil sur le magnifique rocher des ruines, qui nous paraît encore bien plus beau, vu de ce côté. C'est de là que Puttaert a dû prendre sa belle vue que *l'Illustration* a donnée il y a quelque temps. Comme ce rocher se trouve précisément placé à un coude de la rivière, il semble barrer le passage à celle-ci, et intercepte entièrement la vue. Observé d'ici, il forme un immense cône de granit, surmonté de quelques murailles ébréchées, et dont la base, surgissant de l'eau, est encadrée d'une végétation luxuriante.

La prairie traversée, nous arrivons à Aywaille.

La partie de l'Amblève où nous nous trouvons, c'est-à-dire celle qui comprend Aywaille, Sougné, Remouchamps, etc., est un centre délicieux pour y passer quelque temps, car il abonde en beaux sites, en promenades ravissantes et en souvenirs historiques et légendaires de tout genre. Je n'en dirai donc rien, pour le moment, — parce que j'aurais trop de choses à en dire.

Nous voudrions bien loger à Aywaille, tant le village

nous plaît, tant l'Hôtel du Luxembourg nous semble confortable et bien tenu, et les auberges avenantes et propres; mais, il nous faut gagner du temps. Après quelques instants de repos, nous reprenons donc notre course vers Remouchamps, en suivant une magnifique route, vrai boulevard bien macadamisé qui n'a qu'un seul défaut à nos yeux, celui de s'éloigner de la rivière.



Aywaille - L'église de Dieupart.

La vallée est de nouveau moins large; bientôt nous remarquons à notre gauche, et placé parallèlement à la route, un monument gothique remarquable, entouré d'un petit cimetière, et surmonté d'une tour lourde et massive d'une architecture la plus singulière: c'est l'église de Dieupart, à laquelle se rattachent deux légendes fameuses, l'une simple et naïve, l'autre sombre et terrible.

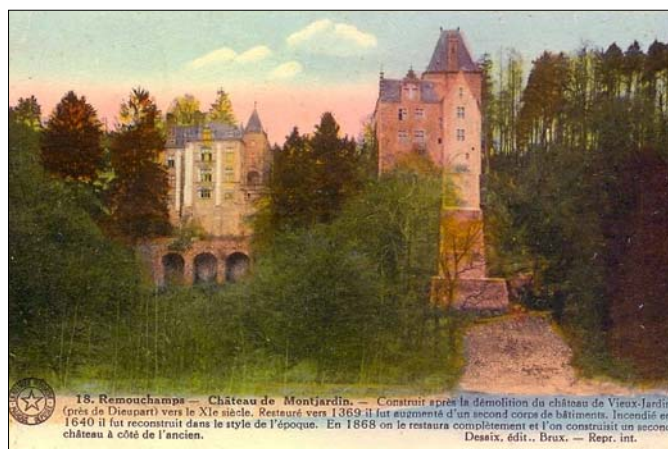
Hâtons-nous, car le jour baisse: quelques pas plus loin, nous rencontrons quatre messieurs, qui, le chapeau à la main, nous croisent en récitant des prières à haute voix. On nous apprend à Remouchamps, qu'ils reviennent de la Chapelle de Saint-Roch, pèlerinage très fréquenté de tout le pays. Nous ne tardons pas à passer un beau pont de pierre: les dernières maisons de Sougné sont là devant nous, vers la gauche; à droite Remouchamps, où nous arrivons enfin à la nuit close, étend ses maisons le long de la rivière. L'Hôtel des Etrangers est toujours le même. Il y a pourtant plusieurs années que je ne l'ai visité! Le brave père Leclercq, qui en est le propriétaire, sa digne épouse et sa charmante famille, tout le monde est réuni dans la

première salle, autour d'un bon feu qui n'est guère hors de saison par cette soirée froide et humide. Tous ouvrent de grands yeux en voyant entrer trois gaillards quelque peu débraillés, en blouse bleue, et le sac au dos. Heureusement, on est habitué aux touristes en Ardenne, et ici encore, on nous reçoit comme de bons vieux amis : chacun est aux petits soins, on nous mène à nos chambres, et bientôt après, un délicieux souper, qu'arrose un bon vin, nous est servi ; inutile de dire que les plats disparaissent à mesure qu'on nous les présente. Après nous être bien réconfortés, nous retournons à la salle d'entrée, et là, les pieds dans l'âtre, nous nous plaisons à admirer cette bonne et patriarcale famille, où personne n'est inactif ; on sent que le vrai bonheur a passé par ici, et en contemplant cet intérieur heureux et paisible, nous songeons de notre côté à notre famille absente.



Remouchamps - L'Hôtel des Etrangers.

Après avoir bien dormi, malgré le murmure incessant de l'Amblève qui coule sous nos fenêtres, nous nous réveillons pleins d'ardeur. Un vent violent, ou plutôt une forte tempête souffle avec rage, et fait onduler comme un champ de blé, les épais taillis des montagnes qui nous font face. Mais il ne pleut pas et c'est beaucoup. — Quoique la grotte me soit bien connue, je regrette que mes compagnons ne soient pas disposés à la visiter, car elle forme avec celle de Han une charmante et curieuse antithèse. Quittant donc à regret l'Hôtel des Etrangers, où nous promettons de revenir « si Dieu nous prête vie », nous ne tardons pas à parvenir aux dernières maisons du village. De l'autre côté de l'Amblève, dont nous remontons maintenant la rive droite, se dresse, sur une montagne escarpée, l'ancien manoir de Montjardin tout entouré de verdure ; on le dirait planté sur les arbres mêmes. M. le chevalier de



Remouchamps - Le château de Montjardin.

Theux, qui en est le propriétaire, vient de faire construire, un peu en arrière de l'ancien donjon, qu'il a eu le bon goût de conserver, un magnifique château qu'on croirait bâti au moyen âge. Nous rendons hommage à l'intelligence qui a présidé à cette construction, et admirons le bel ensemble produit par les deux bâtiments.

Suivant ici la rivière dans la courbe immense qu'elle décrit vers la gauche, nous cheminons entre deux énormes montagnes boisées. Bientôt la vallée s'élargit quelque peu, et au dernier tournant, nous apercevons au loin Sedoz et Nonceveux, au milieu d'un charmant paysage. À cet endroit survient un formidable coup de vent, nous avons peine à nous tenir debout.

Tout à coup, le couvre-chef d'un de mes compagnons s'échappe, et monte en tournoyant le long des rochers ; enfin, à une centaine de pieds de hauteur, nous le voyons s'arrêter dans les broussailles, mais la montagne est à pic, et, par un pareil vent, tous nos efforts pour y monter demeurent sans résultat. Heureusement, voici trois gars du pays qui surviennent, et, après une demi-heure de peine, l'un des deux parvient à nous rapporter ce maudit chapeau.

Au Sedoz, la route s'élève notablement au-dessus du niveau de la rivière ; aussi le coup d'œil est-il charmant : une ferme avec un beau verger, quelques maisonnettes, à moitié cachées sous le feuillage, de hauts peupliers, et au milieu, la jolie rivière roulant ses eaux tapageuses, tout cela forme un tableau des plus gracieux.



Sedoz-Nonceveux - La grand-route vers Aywaille.

Après le Sedoz, nous tournons brusquement à droite ; le pays change tout à fait d'aspect, et la vallée se resserre ; c'est que nous arrivons aux « fonds de Quarreux », doublement fameux par leurs blocs erratiques et la légende qui s'y rattache et qu'on trouvera dans l'ouvrage que j'ai plusieurs fois cité. (Le « Val de l'Amblève ».)

D'une sorte de mesure, d'une forme impossible, sort un homme tellement couvert de haillons, que nous doutons quelques instants si c'est bien un être humain que nous avons devant nous. Cette espèce de sauvage nous paraît comme le digne gardien de ces lieux isolés.

Nous avançons de quelques pas, et quel spectacle s'offre à nos yeux !

Du chemin où nous nous trouvons, nous tournons nos regards vers l'Amblève qui coule au bas du talus sur une forte pente ; ses eaux rapides frappent eu mugissant des blocs de toutes dimensions, dispersés au milieu de la ri-

vière. Sur l'autre rive, une haute pyramide boisée, où le rocher perce par places; à gauche nous voyons l'Amblève sortir d'une gorge sombre et encaissée, à droite elle tourne vers Sedoz. Derrière nous, un pêle-mêle de roches, de taillis, de pauvres jardinets: quelques chèvres dans les buissons, trois ou quatre masures éparpillées sur la côte, et partout, ces mêmes blocs de quartz bleu, comme en contient l'Amblève. Qu'on ajoute, à cela le caractère général de la végétation, qui est triste, rabougrie; par dessus nos têtes, de noirs nuages, chassés par l'ouragan, et l'on ne s'étonnera guère si ce spectacle nous émeut profondément.

Tout a une fin ici-bas, dit un proverbe brutal. Nous devons bien nous arracher à ce spectacle grandiose. Il nous faut absolument gagner Spa aujourd'hui même, et j'ai beau consulter ma carte, je n'y trouve pas le moindre sentier tracé dans cette direction.

Avisant un paysan, nous lui demandons notre route: «De chemin, répond-il, il n'y en a pas, mais je vous indiquerai néanmoins le moyen d'arriver.» (Je constate à ces mots, mais je n'ose dire avec satisfaction, que ma carte ne m'a pas trompé.) Là-dessus, notre homme se met à gravir d'un pas lesté la côte à notre gauche, et dix minutes après, nous entrons tout essoufflés dans sa demeure, où nous trouvons son fils, solide Ardennais, qui doit nous servir de guide.

Après quelques instants de halte, nous nous remettons bravement en route, et grimpons l'énorme crête à laquelle la maisonnette du bonhomme est adossée. Le sentier est tellement escarpé et rocailleux que nous avons peine à nous tenir debout: de plus, il s'allonge sans cesse, à ce qu'il nous semble.

Parvenus enfin au sommet, nous poussons un bruyant soupir de soulagement et, promenant nos regards autour de nous, nous contemplons l'immense panorama qui se déroule vers tous les points de l'horizon.



Panorama sur Targnon-Stoumont.

Tout au fond, nous entendons encore l'Amblève frapper avec rage les énormes blocs qui encombrent son lit; nous pouvons suivre ses courbes capricieuses depuis Targnon jusque passé Aywaille. Derrière nous, un plateau, dont l'horizon se confond avec le ciel: c'est l'immensité de l'Océan. De tous côtés enfin des lignes bleues, grises ou verdâtres, et par-ci, par-là, mais loin, bien loin, quelques maisons, représentées par de microscopiques points blancs.

Notre guide va sans cesse droit devant lui, au travers

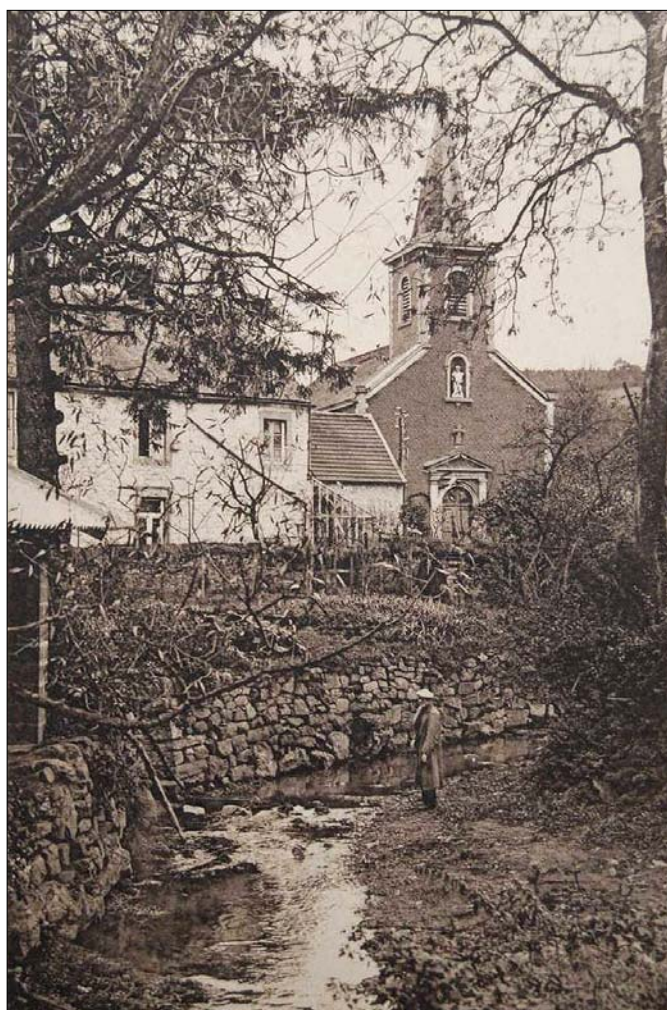
d'une effrayante solitude: de maigres taillis de bouleaux, quelques genévriers, des genêts, des flaques d'eau entrecoupées de sombres bruyères ondulant sous le vent du sud-ouest; un ciel sombre et pluvieux et l'horizon sans bornes: tel est l'ensemble du paysage peu récréatif que nous traversons en ce moment. Aussi le silence le plus complet règne parmi nous, on dirait que ce plateau lugubre a chassé toute notre gaieté.

Après une marche de plus d'une heure dans cet affreux désert, notre guide nous montre au loin deux ou trois masures entourées de quelques arbres rachitiques: «C'est là le point vers lequel il nous faut marcher», nous dit, avant de nous quitter, notre obligeant cicérone.

Bientôt nous y arrivons: une espèce de ferme que le vent fait vaciller, nous ouvre sa porte. Nous y trouvons comme partout l'éternel «pèquet». La maîtresse de céans, apprenant que nous nous rendons à Spa, veut absolument nous donner comme guide son fils, gros gaillard d'une douzaine d'années. En quittant cette baraque, nous apercevons tout à côté, un amas de ruines, et nous apprenons qu'elles proviennent d'une maisonnette renversée par le vent. Nous nous estimons tous heureux d'avoir quitté notre cabaret sains et saufs. Cet endroit s'appelle le «Vert Buisson»; c'est sans doute par antithèse qu'on l'a baptisé de ce nom.

À quelques pas de là, nous découvrons encore un charmant panorama.

Devant nous une pente longue et douce et au fond du ravin le petit village de Winamplanche; au-delà, une



L'église de Winamplanche.

colline suivie d'un second ravin, où se déploie Spa, puis la chaîne de montagnes à laquelle la ville est adossée. On la croirait à peine à une demi-lieue d'ici, l'illusion est parfaite. À droite et à gauche, des champs, des prairies, des collines boisées; ça et là des constructions plus ou moins pittoresques dispersées sur les accidents du terrain, font pressentir la ville du plaisir et du beau monde.

Nous congédions notre jeune guide qui nous est inutile et, continuant notre marche, nous ne tardons pas à traverser Winamplanche, petit village qui n'offre rien de remarquable. Négligeant la route qui nous occasionnerait un détour par «le Marteau» nous gravissons à droite la colline qui nous sépare de Spa, et une demi-heure après, nous faisons notre entrée dans cette dernière ville.

Qu'ajouterai-je encore? Spa et ses environs sont trop connus et ont été trop bien décrits pour que je m'y arrête; notre voyage finissait donc ici: le lendemain nous regagnions nos pénates, nous promettant bien de reprendre nos excursions «à la saison nouvelle».

Tel fut notre voyage; le temps a été le plus grand obstacle à mes premiers projets qui étaient d'aller de La Roche à Houffalize, puis de longer la Salm et de revenir par Coë, Stavelot, La Gleize, Targnon, Remouchamps, Comblain, Esneux, Tilff et Liège.

En attendant que je puisse retourner dans ce beau pays, «qui est pourtant le nôtre», je dois ajouter que mes compagnons, qui n'avaient aucune idée de l'Ardenne, et qui



Spa - La fontaine de la Sauvenière.

m'accompagnaient un peu par complaisance, ont été tellement enchantés de leur excursion qu'ils se promettent de faire chaque année une visite à notre Ardenne.

(1) Le hasard a fait tomber dans nos mains une série de lettres que nous nous sommes décidé à réunir et à publier. Leur auteur, qui fait partie de l'Administration des Finances, ne s'attendait certainement pas, en les écrivant, à se voir un jour imprimé. Aussi y a-t-il mis un naturel et une simplicité qu'on trouve rarement dans les relations de ce genre. Nous ne doutons pas que, vu cette qualité et la nature du sujet, elles ne soient lues avec intérêt.

S.

(Texte extrait du périodique «L'Illustration européenne» paru par épisodes les 7, 21 et 28 juin 1873.)